

L'histoire dépasse la fiction

Jorge Baradit, écrivain chilien né et élevé à Valparaíso, il nous partage ses pensées, ses idées et ses aspirations dans une brève interview faite au Lycée Jean D'alembert.

Valparaíso votre ville natale, a eu une influence sur votre initiative comme écrivain?

Oui. Valparaíso est très déterminant. Elle n'est pas comme les autres villes, elle est une ville avec un trou au milieu, plein d'eau. Un trou d'où rien ne sort, et pendant que je le regardais je me disais "à n'importe quel moment Godzilla peut sortir". Et rien ne sort jamais, il y a des épaves de bateaux et de sous-marins, plusieurs choses en dessous. Valparaíso a des aspects architecturaux, des aspects communautaires, des aspects historiques, c'est très stimulant. C'est une des villes qui n'a pas de date de fondation, les villes ne pouvaient pas se construire dans les ports. Valparaíso a été un passage international à un moment, elle était la Londres de l'Amérique du Sud, et avant que le canal de Panama existait, tous les bateaux devaient passer par Valparaíso. Une ville bizarre mais intéressante.



« Je crois à la mémoire et à l'identité comme évolution sociale. »

Lequel de vos livres a eu le plus de succès ?

Ça dépend du point de vue, Ydrasil a produit une explosion bien drôle et mon deuxième roman Synco, aussi a été bien réussi car il a été mon premier best-seller et a apporté le thème historique -coup d'état- mélangé avec sci-fi -science fiction- et avec ucronie, c'était un genre inexploré au Chili, il a été bien réussi. Kulfukura est un roman qu'est entré aux écoles.

Pour la première fois des enfants l'on lu et celle-ci est une autre forme d'avoir réussi. Si nous mesurons le succès dans le volume de ventes, sans doute c'est Historia secreta de Chile. Selon moi, les deux les plus réussis sont Ydrasil et Historia secreta du Chili.

Quelle est votre méthode d'organisation de vos idées ? Combien de temps mettez-vous pour réunir vos informations ?

Ce que je fais est écrire sur n'importe quelle chose, j'ai un archive sur le iPhone, mais aussi j'ai des des livrets et des feuilles, de plus il existe les processus un peu plus élaborés où je le mêle avec la recherche, des dessins et des diagrammes.

J'écris par tous côtés, après je prends toutes ces idées et je les sépare par des groupes, tout de suite je découvre des facteurs communs ou j'invente d'autres idées pour les unir. Cela peut durer des semaines ou des mois. J'arme le squelette - il consiste à raconter l'histoire dans des courts paragraphes - d'environ vingt pages, et j'écris l'histoire, au total il peut me prendre entre 6 par 8 mois.

Vous aimez faire des conférences aux lycées ?

Oui, j'adore. Je crois à la mémoire et à l'identité comme évolution sociale. Par exemple je fournis à Gabriel - fils - ce que j'ai vécu et il pourra le traiter de la manière qui lui semble la meilleure, d'après son monde et sa propre expérience. Il y a un héritage, cela je le projette au niveau national, ça m'intéresse de parler aux gens parce que il y a cette possibilité de dialoguer et il se produit une interaction super enrichissante. Je le vois de deux manières, comme un plaisir et comme une responsabilité sociale comme écrivain



« [...] C'est difficile de vivre de la littérature au Chili, on peut compter sur les doigts de la main les personnes qui peuvent vivre de la littérature dans notre pays. »

Écris-tu pour vivre ou tu vis pour écrire?

Avant je vivais pour écrire, je travaillais comme n'importe quelle personne, entre 9 et 10 heures par jour, et après je devais me consacrer à la littérature. C'était dur car je suis marié, j'ai un enfant, une famille et d'autres choses à faire. Alors ç'était très dur. Avec le temps j'ai construit, autour de la littérature, la possibilité de vivre de ça, c'est difficile parce que c'est difficile de vivre de la littérature au Chili, on peut compter sur les doigts de la main les personnes qui peuvent vivre de la littérature dans notre pays. J'ai pu me faire un espace, alors je peux vivre un peu plus de la littérature et ne pas être débordé. Ça permet de réfléchir plus, de parler plus, et de venir vous parler, avant on ne pouvait pas.



M. Delgado, M. Delice, J. Gabler, C. Gomez, S. Hoffmeister, H. Olivares, A. Oyarzun, S. Paulsen

La historia supera la ficción

Jorge Baradit, escritor chileno nacido y criado en Valparaíso nos comparte sus pensamientos, ideas y anhelos en una breve entrevista realizada en Lycée Jean D'alembert.

Valparaíso su ciudad natal, ¿tuvo influencia en su iniciativa como escritor?

Sí. Valparaíso es súper determinante. No es una ciudad cualquiera, es una ciudad con un agujero en el centro, lleno de agua. Un agujero donde no sale nada, que cuando lo miraba decía "en cualquier momento sale Godzilla". Y no sale nada nunca, está ahí y debe haber barcos y submarinos hundidos, y muchas cosas allá abajo. Valparaíso también tiene aspectos arquitectónicos, aspectos de comunidad, aspectos históricos, es muy estimulante. Es una de las pocas ciudades que no tiene fecha de fundación, porque se suponía que no debían construirse ciudades en los puertos. Valparaíso fue un cruce internacional en un momento, era el Londres de América del Sur, y antes de que existiera el canal de Panamá todos los barcos debían pasar por Valparaíso. Es una ciudad rara pero interesante.



“Yo creo en la memoria y la identidad como crecimiento social.”

¿Cuál libro ha sido el más exitoso?

Depende como lo mires, Ydrasil produjo una explosión bien entretenida y mi segunda novela SYNCO, también fue un éxito porque fue mi primer best-seller y trajo el tema histórico -golpe militar- mezclado con sci-fi -ciencia ficción- y con ucronía, el que era un género inexplorado en Chile,

este fue un éxito. Kulfukura, fue una novela que entró a colegios, por primera vez lo leyeron niños y esta es otra forma del éxito. Si medimos el éxito en volumen de ventas, sin duda es La historia secreta de Chile. A mi parecer las dos más exitosas fueron Ydrasil y La Historia secreta de Chile.

¿Cuál es su método de organización de ideas? ¿Cuánto se demora en reunir información para poder escribir?

Yo lo que hago es escribir en cualquier cosa, tengo un archivo de notas en el iPhone, pero también tengo en libretas y hojas, además están los procesos un poco más elaborados donde lo mezclo con investigación, dibujos y diagramas.

Yo escribo por todos lados, después tomo todas estas ideas y las separo por grupos, luego descubro factores comunes o creo otras ideas para unirlos. Esto puede durar semanas o meses. Armo el esqueleto -consiste en contar la historia en párrafos cortos- de unas veinte páginas, y escribo la historia, en total me puedo demorar entre 6 a 8 meses.

¿Acostumbra a dar conferencias en colegios?

Sí, me encanta. Yo creo en la memoria y la identidad como crecimiento social. Por ejemplo, yo le entrego a Gabriel -hijo- lo que a mí me pasó y él podrá procesarlo de la manera que le parezca de acuerdo a su mundo y a su propia experiencia. Si se fijan hay una herencia, eso lo proyecto a nivel nacional, me interesa hablar con gente porque está esa posibilidad de dialogar y se produce una interacción súper enriquecedora. Lo veo de dos maneras, placer y responsabilidad social como escritor.



“[...] Es muy difícil vivir de la literatura en Chile, deben ser contados con los dedos de la mano las personas que pueden vivir de la literatura en nuestro país.”

¿Escribe para vivir o vive para escribir?

Antes vivía para escribir, antes yo trabajaba como cualquier persona, 9 – 10 horas diarias, y después tenía que dedicarme a la literatura. Era muy duro porque además estoy casado, tengo un hijo, familia y otras cosas que hacer. Entonces era muy duro. Con el tiempo he ido construyendo, en torno a la literatura, la posibilidad de vivir de esto, que ha sido difícil porque es muy difícil vivir de la literatura en Chile, deben ser contados con los dedos de la mano las personas que pueden vivir de la literatura en nuestro país. Yo he conseguido hacerme el espacio entonces ahora puedo vivir un poco más de la literatura y no estar tan agobiado. Eso también permite pensar más, conversar más y venir a hablar con ustedes, cosa que antes no se podía.



M. Delgado, M. Delice, J. Gabler, C. Gomez, S. Hoffmeister, H. Olivares, A. Oyarzun, S. Paulsen